

TANDIS QUE LE SOLEIL SE LÈVE

Marthita Boniol
Marine Valette

Tandis que le soleil se lève

Récit

Éditions Persée

Consultez notre site internet



© Éditions Persée, 2016

Pour tout contact :
Éditions Persée – 38 Parc du Golf – 13 856 Aix-en-Provence
www.editions-persee.fr

À tous ceux qui sèment la paix et l'espoir sur notre Terre

À Pierre, mes enfants et Mamita, qui m'ont tant apporté

À Marine qui m'a tant aidée

Je m'appelle Martita Leonila, je suis née en Équateur.

Ce deuxième prénom – un peu étrange et nullement équatorien – c'est ma grand-mère, la sévère Amada, qui me l'a donné.

Lorsque ma mère était enceinte de moi, ma grand-mère reçut en cadeau une magnifique boîte de chocolats Leonidas. Mon pays est producteur de fèves de cacao, mais l'économie est ainsi faite qu'elles partent en Europe pour y être travaillées. À l'époque dont je parle, et dans le village où vivait ma grand-mère – à une petite centaine de kilomètres de Quito – personne n'avait jamais goûté de ces merveilleux chocolats belges.

« Mmmmmm! Quelle douceur! s'exclama ma grand-mère. Que c'est bon! » Et elle dit à ma mère: « Si c'est un garçon, tu l'appelleras Leonidas! ».

Mais c'est une petite fille qui naquit. Et ma grand-mère consentit une énorme concession: je m'appellerai *Leonila*...

Moi, Martita Leonila, ce jour-là je marche vers la corniche d'Agadir.

Le soleil se lève, ou vient de se lever, sur cette ville du sud marocain qui nous a accueillis il y a près de vingt ans et où nous avons conservé une maison.

Il fait encore très frais. Je remonte ma fermeture éclair et j'avance dans le sable mou avec mon petit chien Bobby, un joli

petit caniche toy. Lynda, sa mère, nous a accompagnés pendant plus de quinze ans. Nous avons aussi gardé deux sœurs de Bobby, et deux de ses « neveux ». Avec nos trois enfants et nos cinq petits chiens nous étions une famille nombreuse, joyeuse et qui, je crois, ne passait pas inaperçue !

Maintenant lui et moi nous marchons seuls : mes grands enfants font leurs études en France, et mon mari se consacre au suivi de ses plantations de tomates, dans la plaine du Souss.

Je regarde au loin les bateaux de pêcheurs et les mouettes qui volent tout autour. Je suis trop loin pour entendre leurs cris éraillés, mais je sais qu'elles attendent que les pêcheurs leur jettent les poissons trop petits pour la vente. Avec le soleil qui s'est levé, c'est une magnifique carte postale !

Enfin j'arrive aux petits reliquats de dunes de sable qui subsistent encore entre deux grands hôtels et comme à chaque fois, c'est l'instant magique : mes enfants y ont tellement joué, sur ces dunes ! Tant de souvenirs affluent !

Je m'assieds, mon cher petit Bobby blotti contre moi, et ma pensée s'envole vers mon lointain ancêtre portugais : dans le dernier tiers du 19^e siècle, sans doute autour de 1870, ce fils de bonne famille sauta dans le premier bateau en partance pour les Amériques, sa part d'héritage sous le bras. Issu d'une riche famille de banquiers dont le nom aujourd'hui encore se trouve affiché partout à Lisbonne, il était en conflit avec ses frères et sœurs pour des questions d'héritage et de position dans la famille ; ulcéré, il rassembla ce qui lui revenait et, comme des milliers, des millions d'Européens, il quitta l'Europe en quête d'une nouvelle vie.

J'ai si souvent pensé à toi, mon aïeul, toi qui plus tard changeas ton nom (c'est d'ailleurs pourquoi, dans ces pages, je ne te désignerai que par ton prénom : Pastor) ! Chaque fois que j'ai visité

le Portugal, je voyais le nom de mes ancêtres portugais affiché sur les façades des banques, ou sur les panneaux publicitaires. À Lisbonne, en particulier, où je me sens tellement chez moi... J'en aime absolument tout : l'architecture, la douceur de vivre, la musique ! Quand je vais au *Barrio alto* pour écouter du Fado, cette complainte suave et comme indomptée, j'y retrouve les accents, pour moi si familiers, du *Pasillo* équatorien, qui est un répertoire constitué, à la base, de poèmes d'amour pleins de nostalgie mis en musique.

Alors, ce matin-là, par la pensée, j'embarque avec cet arrière-arrière-grand-père sur l'un de ces navires d'autrefois, si différents du magnifique bâtiment qui rentre au port en ce moment même. Car à l'époque où mon aïeul se mit en route pour « les Amériques », les machines à vapeur s'étaient généralisées depuis longtemps déjà, mais les bateaux conservaient leurs gréments et leurs voiles : ils étaient « à voile et à vapeur ».

Il n'est d'ailleurs pas impossible que Pastor ait pu emprunter un bâtiment français pour se rendre du Portugal jusque sur les côtes américaines. Bien que l'émigration française vers l'Amérique du sud ait concerné des flux bien moins importants que ceux qui partaient de l'Espagne et du Portugal, les navires français ont joué un rôle non négligeable dans le transport des Migrants en direction du continent américain : en plus de son activité postale, une société comme celle des « Messageries Nationales », créée à Marseille au milieu du siècle, puis transformée en 1871 en « Compagnie des Messageries Maritimes », avait développé une activité de transport des migrants espagnols et portugais. Les navires partaient de Bordeaux et embarquaient leurs passagers espagnols en Galice (il y avait deux ports d'embarquement) et les Portugais à Lisbonne. Cependant cette ligne desservait le Brésil et l'Argentine, mon ancêtre aurait donc débarqué à Rio de Janeiro ou à Buenos Aires plutôt que sur les côtes vénézuéliennes, comme ce fut le cas : sa vie, alors, aurait été tout autre !

D'autres compagnies, cependant, desservait le Venezuela: rien que pour l'année 1870 j'ai trouvé mention de quatre navires français ayant transporté des passagers au départ de Bordeaux¹. L'un d'eux aurait-il pu faire escale à Lisbonne, dans les moments où mon ancêtre se décida à partir pour les Amériques? Ce serait assurément un si joli sourire du destin, qu'un navire parti de France ait emmené mon ancêtre portugais jusqu'en Amérique du sud, pour qu'ensuite, bien des années après, un avion, ou une série d'avions, me ramène, moi, sa descendante, sur la terre de France! Mais rien, absolument rien ne le prouve, et je me berce sans doute d'illusions. D'ailleurs beaucoup d'autres bateaux et compagnies, espagnols ou portugais, pouvaient lui offrir cette possibilité!

Le Brésil aurait pourtant été une destination on ne peut plus logique, pour un émigrant portugais: cet immense pays, qui tire-rait son nom du *palo brasil* (un bois *couleur de braise*) avait été attribué au Portugal par un traité signé en 1494: tous les territoires situés à une certaine latitude au-dessous du Cap vert étaient décrétés possessions espagnoles, les autres étant octroyés au Portugal. Dès lors les liens furent étroits entre la métropole et sa colonie: entre les années 1500 et 1760 – on estime à 700 000 personnes – chiffre absolument considérable pour l'époque! – le nombre de colons portugais qui partirent s'y installer².

Lors de l'invasion du Portugal par les armées napoléoniennes, en 1807, on vit même le prince régent et sa famille (les Bragance) se déplacer à Rio de Janeiro, de sorte que paradoxalement le Portugal fut, pendant quelques années, gouverné à partir de sa colonie, le Brésil! En 1815, à l'occasion du grand brassage de cartes qui devait suivre la chute de Napoléon, les souverains en exil décrétèrent la création d'un *Royaume uni de Portugal, du Brésil*

1 – Sur la base de données *visasembordelais.fr*

2 – Source: IBGE *Institut brésilien de géographie et statistique*

et des Algarves, mais il ne dura que quelques années puisqu'en 1821 le souverain se transporta de nouveau à Lisbonne, laissant néanmoins sur place son fils, en tant que régent du vice-royaume. Le Brésil se détacha du Portugal l'année suivante, lorsque le jeune prince, sous la pression de son opposition, proclama l'indépendance du royaume³, et quelques mois après se fit couronner *empereur du Brésil*. Il y eut alors une période de relations agitées entre le Portugal et son ancienne colonie, compliquées par le fait que le jeune empereur gardait des droits héréditaires sur la couronne du Portugal.

Je ne peux m'étendre ici sur l'histoire pourtant si romanesque de ce Pierre I^{er}; son renoncement au trône du Portugal, au profit de sa fille Marie; son abdication en 1831, son retour au Portugal, sous le titre de *duc de Bragançe* et son affrontement avec son frère cadet, le prince Michel, qui s'était proclamé roi; son invasion du Portugal à la tête d'une troupe de partisans, en juillet 1832, afin de restaurer les droits de Marie sur le trône, le tout assaisonné de deux mariages, de rumeurs d'empoisonnements, et d'une longue, scandaleuse liaison adultère avec une courtisane! Néanmoins ce petit morceau d'histoire aura suffi, je pense, à dire l'étroite imbrication entre les deux pays.

Dans la période où les souverains portugais s'étaient exilés au Brésil et pendant toute la première moitié du 19^e siècle, le nombre de migrants portugais en partance pour le Brésil avait spectaculairement chuté. Sans doute faut-il en accuser le blocus naval mis en place par Napoléon, puis les relations difficiles entre le jeune royaume et son ancienne métropole. Les flux se réduisirent à presque rien entre 1837 et 1857 puis redevinrent importants à partir de 1860 pour culminer ensuite au début du 20^e siècle, jusqu'en 1930. On estime aujourd'hui que 55 millions de Brésiliens ont des

3 – Elle ne fut officiellement confirmée qu'en août 1925

origines portugaises avérées⁴. Chacun sait, en outre, que le portugais est resté la langue parlée au « *Brrazéou* ».

Il ne faut pas cependant croire que dans la deuxième moitié du 19^e siècle ces départs massifs étaient vus d'un très bon œil par les autorités portugaises : il ne s'agissait plus de colonisation, puisque le Brésil était indépendant depuis 1825, mais bel et bien d'émigration, c'est-à-dire une saignée effectuée sur les forces vives du pays. De plus il ne fallait pas escompter d'« effet-retour » puisqu'il ne s'agissait pas d'une diaspora se préoccupant d'assurer la survie de la famille restée au pays, comme on le voit dans d'autres types de migrations. Dans certains secteurs d'activités en tout cas on manquait de main-d'œuvre et les propriétaires des grands domaines agricoles se plaignaient. Dès 1855, l'état avait donc mis en place des mesures de police pour contrôler les embarquements de passagers. D'ailleurs tous les bateaux n'étaient pas autorisés à transporter des migrants ; ceux qui avaient reçu cet agrément étaient soumis au régime particulier de l'émigration, qui encadrait strictement les conditions d'hygiène pendant le voyage, le tarif des billets, les contrôles de passeports. De sorte que bien sûr il y avait aussi des réseaux parallèles, des agents recruteurs, des trafics de papiers, et bien sûr aussi des capitaines et des fonctionnaires pas trop regardants !...

Ainsi, tout, ou presque tout, aurait dû conduire mon ancêtre à réserver sa place sur l'un des navires en partance pour le Brésil : ces navires étaient plus nombreux, les circuits mieux organisés, les liens entre les deux pays presque indéfectibles. En outre sa famille, propriétaire d'une grande banque d'affaires très en vue sur la place, avait forcément des succursales, des correspondants dans le jeune et grand pays de l'autre côté de l'Atlantique. Mais c'est peut-être précisément cela que Pastor voulait éviter : rester,

4 – Source : IBGE *Institut brésilien de géographie et statistique*

même à distance, sous le regard des siens ; ne pas trancher totalement le lien.

Il se peut aussi qu'il ait tout simplement saisi la première opportunité qui se présentait, pour un départ du genre « coup de tête », après une grosse querelle et beaucoup de portes claquées, où l'on joue sa vie comme sur un coup de dés et ne se soucie qu'à peine de la destination...

Comme l'immense majorité des migrants, il était un homme jeune, et célibataire. Mais avec son éducation bourgeoise et son confortable pécule il ne faisait pas partie du contingent le plus représentatif des migrants espagnols, portugais ou italiens qui déferlèrent en Amérique du sud entre le milieu du 19^e siècle et le milieu du 20^e. Ils étaient le plus souvent issus de milieux ruraux : des paysans pauvres, peu éduqués, qui se laissaient griser par les promesses d'une vie plus facile *ailleurs*... ce que, dans les faits elle n'était pas toujours ! Sur les bateaux, la population embarquée était donc très hétéroclite, même si les individus eux-mêmes se mélangeaient sans doute assez peu : on trouvait aussi bien des aristocrates et des bourgeois aisés, qui bien sûr occupaient les meilleures cabines ; de riches Sud-Américains venus se ressourcer dans la métropole – voire s'encanailler et prendre du bon temps, tel le Brésilien d'Offenbach dans *La vie parisienne* ; et puis la foule de *l'entrepont*, constituée de migrants légaux, illégaux, et même parfois, carrément clandestins !

Pastor, lui, avait les moyens financiers de s'assurer une bonne cabine, des conditions de voyage luxueuses ou semi-luxueuses. Il avait vingt-cinq ans, peut-être trente, il était grand et beau. (Entendons-nous bien : il était grand dans le regard de sa petite-fille, quand elle était enfant ; « grand » pour sa génération, mais de nos jours il n'aurait sans doute qu'une taille très ordinaire, quelque chose comme un mètre soixante-dix ou soixante-quinze. Et il était

beau comme on l'était alors, à une époque où l'on se burinait vite, où l'on arborait encore très tôt des dents déchaussées, jaunies...).

Et je m'interroge: qu'a-t-il pensé, lui, pendant ces longues semaines, en partance vers le Nouveau Monde? Au-delà de la grosse fâcherie familiale, quelle était la part de l'imagination, du mythe, des souvenirs de lecture, dans la motivation d'un jeune homme de son âge?

Lui qui avait fui la prospérité bourgeoise de sa famille, n'avait-il pas en tête un peu de cette soif de découverte qui avait animé son compatriote Vasco de Gama, le grand découvreur? Jeune homme éduqué, cultivé, je me persuade qu'il devait forcément garder en mémoire quelques-uns des vers de la *Lusiade*, ce long récit héroïque du 16^e siècle dans lequel Luís de Camões, le plus grand des poètes portugais, raconte les prouesses du navigateur et lui prête sa voix; et qu'il se récitait ces beaux vers si simples, si chantants, qui racontent les exploits guerriers du conquérant, mais aussi les périls de la traversée, l'émerveillement de la découverte. Pastor, j'en suis sûre, avait dû les étudier avec ses maîtres, les lire en compagnie de son père et de ses frères.

Par exemple:

« *Por mares de nunca antes navegados
Passaram ainda além da Taprobana* »
(*Sur des mers jamais naviguées auparavant
Ils poursuivirent bien au-delà de Taprobane*⁵)

Ou encore:

« *Les proues effilées fendaient les voies humides de la mer aux reflets d'argent* »

Ou:

« *Bientôt nous n'eûmes plus devant nous que la mer et le ciel* ».

5 – C'était le nom de l'île de Ceylan, pour les Grecs de l'antiquité.

En 1870, on était loin déjà des années sanglantes de la conquête et les migrants n'avaient plus rien de ces soudards « ivres d'un rêve héroïque et brutal » que Jose Maria de Heredia décrira, plus tard, dans *Les Conquérants* : un poème que mon ancêtre et ses compagnons ne pouvaient pas connaître puisqu'il fut publié, en France, en 1905. Il me semble néanmoins que ce devait être un peu de cette émotion-là qu'ils ressentaient, le soir, depuis le pont du navire, lorsqu'ils regardaient monter dans l'ombre

« En un ciel ignoré

Du fond de l'océan des étoiles nouvelles »

Et tandis que, chaque nuit, dans leur cabine ou sur leur couchette

« L'azur phosphorescent de la mer des tropiques

Enchantait leur sommeil de mirages dorés ».

Ou bien lorsque, chaque matin, ils regardaient le soleil se lever sur la mer, comme je le fais aujourd'hui, sur la plage d'Agadir.

Sur ces bateaux du dernier quart du 19^e siècle la traversée durait plusieurs mois, avec de longues, très longues escales qui pouvaient durer quelques jours, parfois même jusqu'à des deux ou trois semaines, et pendant lesquelles l'on débarquait courriers, marchandises, passagers pour en embarquer d'autres. En 1909, un navire mettait encore près d'un mois pour aller de Bordeaux à Buenos Aires, au sud du continent ; ce devait être beaucoup plus long en 1870, même pour aller de Lisbonne sur les côtes caraïbes, au nord du continent sud-américain.

Quoi qu'il en soit c'est sans doute au Venezuela, qu'il descendit du bateau, et sans doute amaigri, buriné, sculpté par les fatigues du voyage. Et en fait, s'il est bien un pays sur ce continent dont le nom devrait être associé à celui de Christophe Colomb, le « découvreur » de l'Amérique, c'est bien celui-là ! En effet c'est en abordant sur ses côtes, en 1498, lors de son troisième voyage,